Études océan Indien

42-43 | 2009
Plantes et Sociétés

Taarifa. Revue des Archives départementales de Mayotte

Noël J. Gueunier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/oceanindien/644>
DOI : 10.4000/oceanindien.644
ISSN : 2260-7730

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009
Pagination : 397-399
ISBN : 978-2-85831-180-4
ISSN : 0246-0092

Référence électronique

Noël J. Gueunier, « *Taarifa. Revue des Archives départementales de Mayotte* », *Études océan Indien* [En ligne], 42-43 | 2009, document 3, mis en ligne le 25 octobre 2011, consulté le 30 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/oceanindien/644> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/oceanindien.644>

Ce document a été généré automatiquement le 30 juin 2021.

Études océan Indien est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Taarifa. Revue des Archives départementales de Mayotte

Noël J. Gueunier

RÉFÉRENCE

Taarifa. Revue des Archives départementales de Mayotte. Directeur de la Publication Ahamed Attoumani Douchina. Rédactrice en Chef Anastasia Iline. Mamoudzou : Conseil Général de Mayotte. N° 1, Avril 2009. 127 p.

- 1 Le service des Archives départementales de Mayotte publie la première livraison d'une revue, qui annonce une périodicité annuelle. D'une présentation soignée, ce volume, comprenant neuf articles, s'ouvre sur une présentation (rédigée par Anne Lebel, directrice des Archives de Mayotte de 2004 à 2008) de l'histoire mouvementée et bien souvent catastrophique des archives locales. À Moroni (où l'essentiel des archives avait été transféré avec le déplacement dans cette ville de la capitale administrative du territoire des Comores) le régime révolutionnaire de Ali Soilih, voulant faire table rase des séquelles du colonialisme, entreprenait en 1977 de « mettre par terre l'administration » et de « brûler les dossiers ». Quinze ans après, épisode moins connu, une bonne part de ce qui restait, ou qui avait été réuni depuis, dans les administrations de Mayotte brûlait à son tour dans des incendies allumés à l'occasion d'une manifestation d'instituteurs, qui a tourné à l'émeute (1993). Le service des Archives mis sur pied récemment est donc littéralement rené des cendres, et s'efforce de reconstituer un dépôt de sources pour l'histoire, en réunissant des pièces éparses et en obtenant des copies de fonds détenus ailleurs. L'article est une mise au point très utile pour guider le chercheur.
- 2 Des autres articles, qu'on ne pourra tous énumérer ici, retenons-en trois comme particulièrement originaux. Le premier, et le plus long, est celui d'Alain Clockers, Youssouf Bachir et Chamsdine Bin Ali Kordjee sur « Un libraire bibliophile mahorais méconnu : Abdourrahman Aboudou » ; né en 1886, mort en 1967, ce personnage a joué

un rôle important encore que discret dans l'histoire culturelle de l'île. Après un passage à Madagascar où il a commencé le métier de libraire, il a transporté ses activités à Mayotte, où sa famille, grand-comorienne par son père, antalaotse par sa mère, était établie. Intermédiaire culturel, il a pendant des années fourni en livres les lettrés de l'Archipel, écrivant aussi lui-même, notamment livres de comptes et des poèmes religieux (en comorien *shimaore* aussi bien qu'en malgache *antalaotse*). Deux exemples de ces textes sont d'ailleurs publiés, transcrits en caractères latins et traduits en français, en annexe de l'article. Les listes qui sont données des livres qu'il possédait sont très précieuses pour comprendre comment était constituée la culture écrite d'un lettré — bien que la période soit très récente, la première moitié du XX^e siècle, on a en fait peu de données sur ces faits essentiels. Il est à souhaiter que ce genre d'études soit prolongé par des chercheurs ou étudiants : combien de trésors dorment encore dans les malles des familles, éparpillées à travers l'Archipel, et parfois dédaignées par des héritiers qui se soucient peu d'un patrimoine intellectuel qui est pourtant celui de leurs parents ou grands-parents ?

- 3 Un second article, cette fois d'Alain Clockers seul, traite des « Comoriens de Zanzibar en 1936 ». Il exploite une source écrite peu connue, un fascicule en anglais : Ibuni Saleh, *A Short History of the Comorians in Zanzibar*, imprimé à Dar es Salaam en 1936. L'auteur était un témoin autorisé, inspecteur de police à Zanzibar et impliqué dans la gestion de l'école française de cette île. Les données sont bien mises en perspective avec les autres sources disponibles, et permettent de dresser un tableau de la situation (d'ailleurs problématique) des originaires des Comores dans le protectorat britannique.
- 4 Quelques articles débordent le domaine des sources écrites de l'histoire, qui est en principe celui d'une revue d'Archives. C'est le cas de l'intéressante enquête sur « Les Mahoraises en métropole : entre espoir et désillusions », signée par Siti Yahya, responsable de la section des Archives orales de Mayotte. Description du cadre de la vie familiale en France métropolitaine, perplexités et contradictions dans l'éducation de la nouvelle génération, les notations sont fines et parfois poignantes. Toutefois il est bien dommage que tout cela nous soit donné seulement en traduction française ! Puisqu'il s'agit d'*Archives orales*, on attendait les *pièces originales*, qui devraient être ici les transcriptions des interviews dans la langue maternelle.
- 5 On regrettera dans la rédaction de la revue quelques incohérences, et un manque de rigueur dans les notations des langues..., et même dans les désignations adoptées pour les variétés de langue. Ce qui dans l'un des articles est désigné comme « kisakalava » (un terme d'ailleurs peu approprié pour désigner le parler malgache de Mayotte, dialecte autonome qui a des attaches aussi bien avec les parlers tsimihety et antankaraña qu'avec le sakalava), s'appelle ailleurs « kibushi », sans que le lecteur soit avisé qu'il s'agit du même parler... Le second parler malgache reconnu à Mayotte (celui des villages de Poroani, Ouangani et Passamainti) est nommé à un endroit « kiantalaotsi kimahori » (p. 35), mais ailleurs tantôt « kiantalaotse » (p. 76), tantôt « ki-antalotsi » (p. 91), et encore, s'agissant de la variété voisine parlée à Majunga, « kiantalaoutsy » (p. 91, en note). Ces hésitations — à la fois terminologiques et graphiques — ne troubleront pas les lecteurs mahorais, familiers de l'imbrication des communautés linguistiques, mais elles risquent de créer la confusion pour les autres lecteurs de la revue. Sans doute ces défauts de jeunesse seront-ils évités dans les livraisons suivantes de la revue.